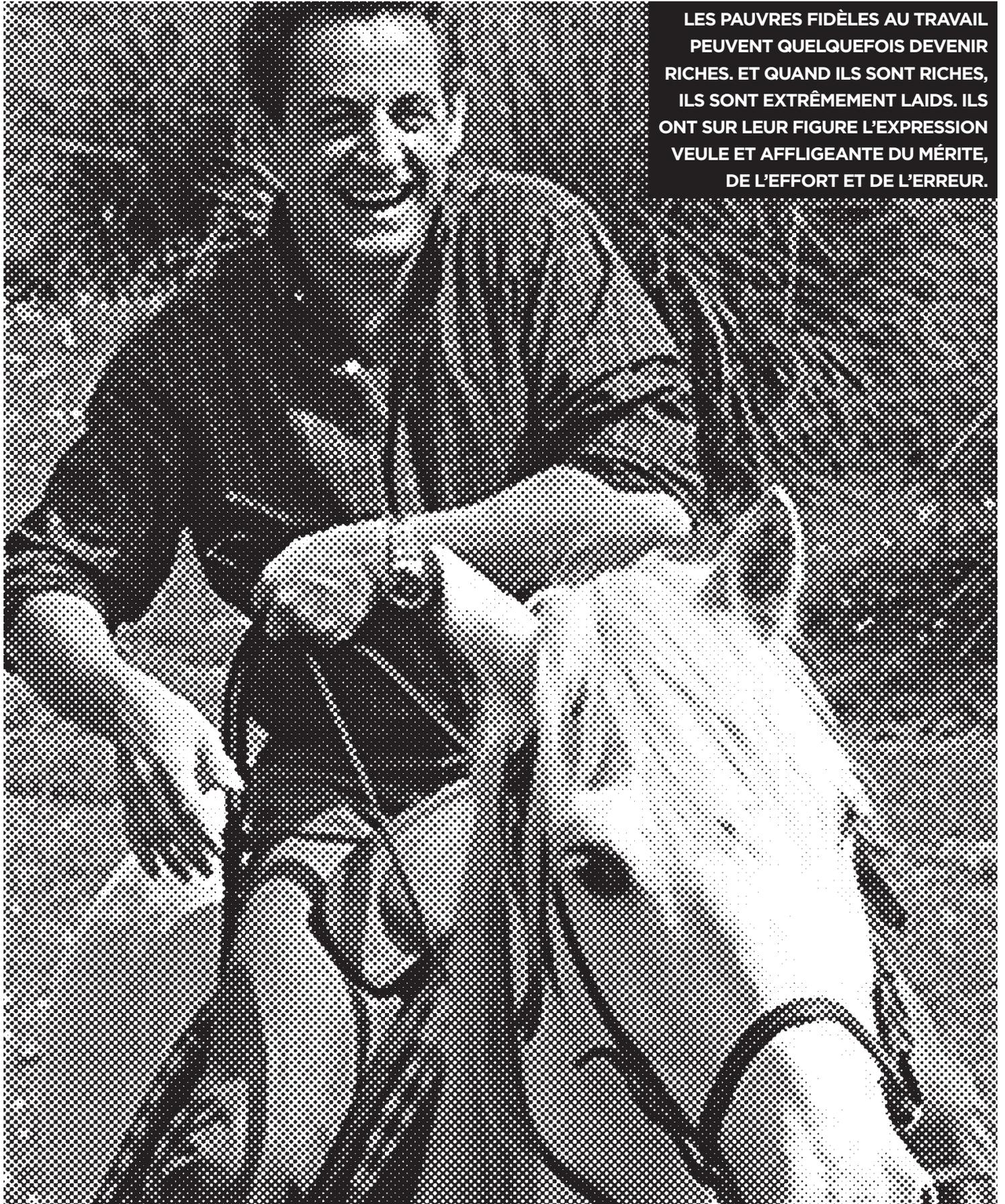




CAMP CAMP

POTACHE GROSSES LÉGUMES

N° 4 - 14 JUILLET 2009 - CLASSEMENT EN TRÉSOR NATIONAL EN COURS - WWW.LFKS.NET



**LES PAUVRES FIDÈLES AU TRAVAIL
PEUVENT QUELQUEFOIS DEVENIR
RICHES. ET QUAND ILS SONT RICHES,
ILS SONT EXTRÊMEMENT LAIDS. ILS
ONT SUR LEUR FIGURE L'EXPRESSION
VEULE ET AFFLIGEANTE DU MÉRITE,
DE L'EFFORT ET DE L'ERREUR.**



DE NOTRE MINI-STRE FAVORI À LA ROCHELLE (11 JUILLET) :

« JE PEUX VOUS PARLER DE MES GOÛTS PERSONNELS, J'AI UNE PASSION POUR ALAIN SOUCHON QUE JE TROUVE GÉNIAL. MAIS VRAIMENT, HEIN ! LA POÉSIE D'ALAIN SOUCHON EST UNE CHOSE QUI M'ACCOMPAGNE PARTOUT... »

ET C'EST VRAI QUE C'EST BEAU :

Elle me dit chante moi une chanson

J'ai avalé deux trois Maxitons

Puis j'ai bousillé « Satisfaction »

Consternation

Alain Souchon

C'EST PIERRE GUYOTAT, JEAN-MICHEL ESPITALLIER, JACQUES ROUBAUD, JEAN-LUC PARANT... QUI VONT SE SENTIR HONORÉS.

RÉSER- VOIRS DE CHAIR

suite du numéro précédent

Ce qui distingue profondément les soulèvements contemporains dans les banlieues et dans les cités HLM des mouvements de révolte des exclus de l'après-guerre, et plus particulièrement des mouvements insurrectionnels tels que le Black Panthers Party et le Black Power, c'est que le peuple en a disparu, comme en a disparu aussi tout objectif de renversement de l'ordre social qui préside à la misère de ces quartiers et de ceux qui y vivent.

Le peuple ne figure plus nulle part ; ni comme destination, condition et origine de l'action, ni même comme référence ou force d'inspiration. Ces jeunes gens ne pensent, ne veulent, ne luttent – quand ils luttent, c'est-à-dire sporadiquement et comme à la parade – qu'à échelle individuelle même si cela doit prendre l'allure d'une foule. Le collectif, comme condition première de la pensée, comme sujet et finalité de l'action, est absolument absent. En règle générale, on croit penser seul quand il arrive que l'on pense. Ces combattants d'on ne sait quoi pour on ne sait quoi ni quelle vie n'ont aucune espèce d'avenir sinon celui, pour quelques-uns, de se retrouver sur une liste électorale du PS, des Verts ou de quelque parti satellite. Peut-être se verront-ils confier quelque responsabilité dans une commission locale, régionale ou nationale sur le malaise des banlieues. C'est cela l'horizon politique des luttes.

La figure héroïque de combattant contre l'ordre régnant ne s'achète pas comme une panoplie de randonneur, elle s'acquiert par exposition permanente à la sanction qui attend ce genre d'insoumission active et quelquefois armée, c'est la mort, la prison ou le décervelage qui l'attend. Qu'il faille détruire ce qui ne se réforme pas et dont on ne peut plus rien attendre ni détourner ou renverser l'usage est un axiome qui reste en suspens. Cette phrase n'a plus aucun sens pour les révoltés de cette actualité de l'époque marchande que l'on appelle « post-modernisme ». Leur véritable vocation c'est la reconnaissance de soi. La télé, ou le Musée. C'est aussi pourquoi leur visage est si triste à voir, pour ce pâle espoir qui les anime de se faire, à force de grimaces, un visage qui les distingue des autres parodies de personnalité.

C'est une chose qui semble résister aux maigres facultés restantes d'entendement : on ne peut lutter sans intelligence, sans culture générale, politique et artistique ; en un mot sans « se faire » une culture. Surtout sans avoir une compréhension, si sommaire soit-elle, de l'état du monde et de ce qui l'a amené là. Mais il faut dire qu'il est si bien asséné partout, à tous et sur tous les tons que les interprétations précédentes – particulièrement celles relevant du matérialisme historique – étaient en fait sommaires, que docilement chacun s'applique à n'en avoir plus aucune. Pour l'heure, les plus avancés en sont à « contester l'existant » alors que l'urgence, ne serait-ce que pour sauver ce qui reste possible de sauver dans la vie de leurs proches et des êtres qu'ils prétendent aimer, c'est de créer le « contre existant ». Et le « contre-existant », ce n'est pas de la danse nouvelle, des graffitis d'exhibitionnisme infantile ou les reliefs

d'un vocabulaire grotesquement appauvri et enlaidi, c'est que chaque éclat de beauté inattendue soit une fissure dans l'ordre qui organise quotidiennement l'aviilissement des hommes et de toute chose et répand en tous lieux l'ennui et la laideur du factice devenu cette sorte d'art pompier de l'époque depuis vingt ans maintenant. Mais les plus habiles préfèrent se faire reconnaître comme artistes sortis du rang (c'est-à-dire rescapés de l'anéantissement humain et psychologique qui leur était pourtant ostensiblement réservé), moyennant un pathétique mélange de sabir de HLM et de gestuelle de danse acrobatique sophistiquée baptisée « rebelle » sans trop de considération pour la portée historique de ce mot et pour ce que la rébellion a pu coûter aux luttes des aînés. S'agissant de portée historique, l'urgence pour tous serait plutôt à récupérer sa propre histoire, le sens de l'existence des rejetés sur cette terre. L'urgence vitale est ici et pas à ces mots d'ordre ridicules de fausse candeur que l'on entend aussi bien pour vendre des jeans faussement usés que pour signaler la dégradation bien réelle, elle, des conditions dans lesquelles vivent ceux qui les portent.

1) Programmes d'action dits « de survie » du Black Panthers Party de 1967 à 1974.

1967 : Création du journal du Black Panther Party pour l'Auto-Défense, au départ comme moyen d'information, de contre-enquête et de rétablissement des faits face aux affirmations des tribunaux et de la police.

1968 : Programme de petits déjeuners gratuits pour les enfants. Lutte contre la sous-alimentation endémique des enfants de la communauté noire. Jusqu'à 10.000 petits déjeuners par jour à Oakland de 1968 à 1969. Pétitions pour le contrôle des commissariats de police. Mise en place des milices armées de surveillance de la police pour empêcher les exactions qui sont alors monnaie courante. Création de la première École de Libération. Destinée à l'enseignement de l'histoire du peuple noir américain, à la réflexion sur ses conditions de vie, son avenir possible, aux enfants et aux adolescents noirs d'Oakland. Campagne d'information et de lutte contre l'usage et la vente de drogues.

1969 : Création d'une clinique de soins gratuits, de dépistage et de recherche médicale pour le peuple.

1970 : Programme de distribution de vêtements. Bus gratuits pour les visites des familles dans les prisons. Programme d'assistance aux personnes âgées.

1971 : Fondation pour la recherche et le dépistage gratuit de la drépanocytose. Les Black Panthers sont parvenus à tester plus de 500.000 membres de la communauté noire américaine ; seule ou presque à être touchée, dans l'indifférence des pouvoirs publics. Programme de coopératives immobilières. Visites médicales gratuites de dépistage de la peste. Programme de maintenance des habitations (prélèvement direct des frais d'entretien sur les loyers), de recherche du plomb dans les canalisations et de leur remplacement.

1972 : Distribution gratuite de nourriture auprès des plus nécessiteux. Création d'un centre de développement de l'enfant.

1974 : Programme d'ambulances gratuites et de soins d'urgence.

2) - Extrait d'une note (désormais d'accès publique) envoyée par J. Edgar Hoover, alors président du FBI, à l'ensemble des agents, le 25 mars 1968 ; elle concerne la mise en place Cointelpro (Counter Intelligence Program, auteur, sinon à l'origine, de la plus grande partie des assassinats politiques des militants noirs). Celui-ci devra : « empêcher la coalition de groupes nationalistes noirs (...) empêcher la naissance d'un messie qui pourrait unifier et électriser le mouvement nationaliste noir (...) Il faut faire comprendre aux jeunes Noirs modérés que, s'ils succombent à l'enseignement révolutionnaire, ils seront des révolutionnaires morts ».

Une autre note, du même J. E. Hoover, datée du 3 avril de la même année, expose les choses en ces termes : « Ne vaut-il pas mieux être une vedette sportive, un athlète bien payé ou un artiste, un employé ou un ouvrier (...) plutôt qu'un Noir qui ne pense qu'à détruire l'establishment et qui, ce faisant, détruit sa propre maison, ne gagnant pour lui et son peuple que la haine et le soupçon des Blancs ? ».

Voilà pour quelles raisons ont été assassinés presque tous les membres et dirigeants des Panthères Noires. Du légendaire Black Panthers Party, il ne reste aujourd'hui que l'écho de quelques noms : Huey P. Newton, Bobby Seale, Eldridge Cleaver, Stokely Carmichael, Fred Hampton, George Jackson, Elaine Brown, Charles Hamilton. Ses leaders et fondateurs sont morts, assassinés ou anéantis par de longues années de captivité et d'exil. Quelques rares membres survivants et libres parviennent à assurer un minimum de soutien juridique et moral à ceux des leurs qui sont toujours en prison, en général depuis plus de trente ans. Et pour la communauté noire américaine d'aujourd'hui, tout ou presque, est à recommencer.

Mais la possibilité même de ressentir, ici comme ailleurs, la portée d'une telle insurrection contre l'ordre des choses est semble-t-il étouffée, comme si toute chose avait perdu sa réalité. Les noirs américains ne sont pas ces effigies comiques, ces chefs de gangs ou ces flics intégrés et exemplaires que les jeunes des banlieues françaises et du monde entier voient dans les films et téléfilms qu'on leur sert à longueur de journée. Les noirs américains sont réels et leur lutte continue malgré les meurtres qui ont décimés leurs organisations et le harcèlement de ceux qui persévèrent. Ils sont réels. Et s'ils le sont, c'est à eux seuls qu'ils le doivent.

Le premier pas à faire pour ceux qui vivent dans ces réservoirs d'humanité concassée et laminée qui entourent les villes du monde marchand et qui font d'elles ce paysage que l'on connaît d'un monde de décombres, c'est de chercher à savoir ce que cache de si important le mot « réalité humaine » pour que ceux qui ont jeté au dépotoir leur vie et celle de leur semblables trouvent si agréable, si prometteur et si fascinant de le voir vidé de son sens comme il l'est à présent .



C'EST LORSQUE LE PEUPLE DES SANS-RIEN NE DÉSIRERA PLUS RIEN DE CE QU'ON LUI REFUSE ET QU'IL S'EMPLOIERA A EN DEGOUTER TOUT LE MONDE QUE LE DESTIN BASCULERA

LES FLEURS SOUFFRENT

Les fleurs ne sont pas toujours aussi heureuses qu'on voudrait le croire. Elles sont même souvent malheureuses, si l'on en croit une découverte récente de l'équipe de chercheurs de l'Observatoire Agronomique de Montréal, Québec. Elles seraient même malheureuses au point de fleurir...

On savait depuis quelques temps déjà que les plantes sont sensibles à la musique comme à l'environnement, mais on sait maintenant qu'elles sont capables d'émotions, d'anticipation et même de se tromper dans leurs conclusions. Et surtout nous savons qu'elles peuvent ressentir leur mise en danger et qu'elles peuvent en quelque sorte anticiper leur mort. Les plantes ont peur de mourir et c'est pour cela qu'elles fleurissent. Cette découverte est évidemment capitale et contribue à brouiller un peu plus encore la mince frontière qui nous sépare du monde vivant végétal, notre semblable, notre prochain.

Notre avons invité pour éclairer avec nous la portée de cette découverte un spécialiste de renom international, le professeur Albert Roncèdeau, enseignant à l'Université de Villetaneuse, directeur de recherche au CNRS et auteur d'une remarquable série télévisée consacrée à la vie des plantes, intitulée « À quoi rêvent nos amies vertes », que nous avons pu voir très récemment.

- Professeur, les plantes, à ce qu'on apprend dans un récent article signé de vous paru dans la revue du jardinier que vous dirigez, fleurissent parce qu'elles pensent qu'elles vont mourir ; c'est cela ?...

- C'est à peu près cela, mais ce n'est pas tout à fait exact. Car il n'est pas certain qu'elles pensent au sens où nous l'entendons ordinairement, disons qu'elles peuvent fleurir en dehors de tout contexte saisonnier normal, si je puis dire, dès qu'elles sentent l'approche de leur fin possible, de leur mort en quelque sorte. Cela, à seule fin de se reproduire. C'est en quelque sorte un réflexe naturel, une disposition ancrée dans beaucoup d'espèces qui vise à garantir leur perpétuation. Les fleurs ne fleurissent pas parce qu'elles s'épanouissent, c'est un peu cela le sens de mon article qui, je le précise ici, est issu d'une recherche tout à fait sérieuse menée au sein du CNRS par une équipe de jeunes chercheurs que j'ai eu l'honneur de diriger et qui a été menée sur une période assez longue, de sept années, et dans plusieurs pays du monde.

- Professeur, quels enseignements peut-on tirer selon vous de cette découverte absolument surprenante, il faut bien le dire ?

- Eh bien tout d'abord ceci : nous allons devoir changer notre regard sur les fleurs et notre conception globale du rapport à la nature, empreinte d'innocence, de candeur et de douceur simple que sous-entend cette relation. Celle-ci est telle, en effet, que chacun pense se rapprocher de la nature en offrant des fleurs ou en les recevant et en les mettant chez soi, et chacun pense depuis fort longtemps maintenant qu'il est de bon ton d'en offrir pour les mariages, les naissances, les anniversaires, les fêtes, les rencontres amoureuses et les enterrements ; alors qu'elles sont en soi non pas un rapport de douceur avec le monde naturel, mais un rapport de violence, d'extorsion et de cruauté.

Il s'agit ni plus ni moins de regarder en face les dégâts que nous occasionnons. Nous l'avons fait avec les campagnes finalement fructueuses pour en finir avec l'exploitation des fourrures animales, il nous faut maintenant envisager la même chose avec les fleurs.

- D'après vous où commence et où s'arrête ce que vous n'hésitez pas à nommer dans votre article « la maltraitance hédoniste qui confine au crime de type sadique contre les végétaux » ? Est-ce que tailler ses rosiers, par exemple, et pour en obtenir de plus belles pousses et donc de plus belles fleurs, peut être considéré selon vous comme un crime contre les végétaux ?

- Non, car il s'agit là d'autre chose. Les vrais artisans de la banalisation de cette maltraitance sont en priorité les fleuristes qui pour tirer le meilleur parti de l'apparence des fleurs les soumettent à des conditions qui sont inqualifiables. Après souvent plusieurs jours dans des frigos, celles-ci sont artificiellement réveillées de leur sommeil et aspergées d'eau glacée, leurs tiges sous prétexte de les rafraîchir sont coupées, ce qui en fait a pour effet d'augmenter chez elles une forme de stress qui les pousse à jeter dans la bataille leurs dernières forces afin de se perpétuer et donc à fleurir autant que cela leur est possible et sans que ceci soit dans leur programme génétique. Vous vous rendez compte de la signification que tout cela revêt n'est-ce pas ?

- Professeur, à vous entendre, on serait tenté de considérer les fleuristes comme des tortionnaires ?

- Je ne sais pas comment l'on doit qualifier des gens qui infligent de la douleur à des êtres vivants pour en tirer soi-disant de la beauté, pour le plaisir des uns et des autres et surtout pour en tirer

des bénéfiques. Couper régulièrement la tige des plantes afin qu'elles ne cessent pas de fleurir correspond exactement, toute proportion gardée bien entendu, à une forme de torture. Je vous demande où est la beauté là-dedans. Vous me direz que personne ne savait jusqu'alors, mais l'inconscience et l'ignorance ne préservent pas de la responsabilité ni de l'horreur de ce geste. Chacun pouvait comme nous l'avons fait avoir la curiosité de comprendre quels étaient les mécanismes à l'œuvre dans la floraison hors saison et plus particulièrement en magasin ou en appartement.

- Ce n'est quand même pas le cas partout que de se poser de telles questions et de plus, il ne s'agit en tout et pour tout que de fleurs ! Si vous appliquez cette notion de douleur infligée à tous les végétaux, il faudrait aussi que nous nous arrêtions de cuisiner et de manger des légumes, de les éplucher, de les ébouillanter ou de les faire frire dans l'huile bouillante ou même de les manger crus comme les salades, les poivrons, les tomates...

- Eh bien, que voulez vous que je vous dise : oui, manger une tomate est l'équivalent de manger une moule, une huître ou une prairie vivante et jeter des frites dans l'huile est une chose assez proche finalement de cette coutume qui consiste à ébouillanter les homards alors qu'ils sont encore vivant. On assume ou on n'assume pas, mais c'est ainsi. Mon rôle n'est pas d'interdire ni de juger, mais d'informer sur une réalité que l'on ignore ou que l'on veut continuer à ignorer.

- Simplement : diriez-vous, professeur, que le geste qui sauve serait de refuser de recevoir les fleurs qu'on vous offre ?

- Je n'ai pas de consigne à donner en cette affaire, ce n'est pas mon rôle ; en fin de compte, c'est à l'opinion et aux pouvoirs publics de décider. Cela étant, je pense qu'il faut commencer ici comme ailleurs par des gestes forts, conscients et responsables, qui donnent le signal. Et cela concerne bien entendu les femmes en priorité qui sont libres d'accepter ou pas un bouquet de fleurs en gage d'amour ou simplement de signe de gratitude pour une invitation, cela étant donné ce que je viens de dire.

- Vous refuseriez, vous, un bouquet de fleurs qui vous est innocemment offert ?

- Bien sûr, c'est un service à rendre et pas seulement aux fleurs ; il faut éduquer, éduquer sans cesse, c'est cela la civilisation !

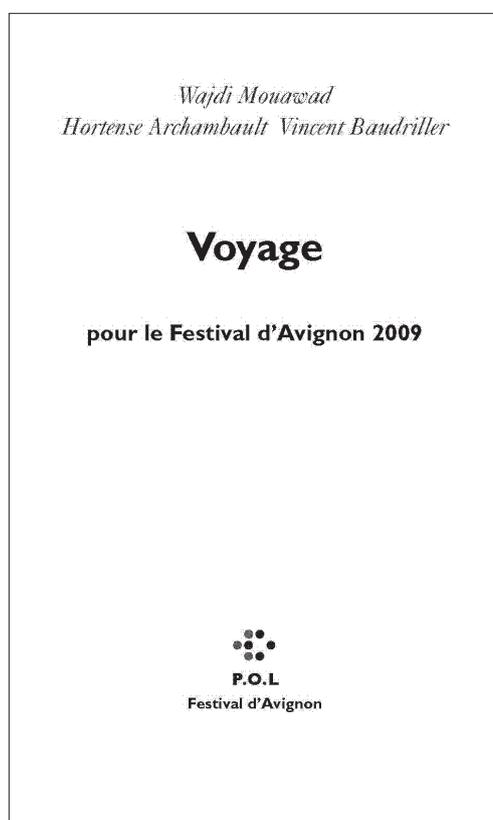
LE PÈRE DU OFF EST MORT.

IL NOUS LAISSE EN HÉRITAGE
UN FORMIDABLE SYSTÈME
D'EXPLOITATION ET D'ENDETTEMENT
DES JEUNES ARTISTES DU SPECTACLE
HANDICAPANT LE DÉVELOPPEMENT
DE LA CRÉATION, UNE PERVERSION DE
L'ÉCONOMIE LOCALE OCCASIONNANT L'ENGRaisseMENT
DÉGOUTTANT DES PROPRIÉTAIRES FONCIERS AVIGNONNAIS,
UNE DÉPRIMANTE CONCENTRATION DE COMIQUES DE TÉLÉVISION,
LE PLUS GRAND CONCOURS MONDIAL DE L'AFFICHE LA PLUS NAZE, UN TSUNAMI
DE VULGARITÉ ET DE BÊTISES RECOUVRANT TOUT CE QUI PARMİ CELA AUTREMENT ET AILLEURS
POURRAIT VALOIR. UNE MACHINE À JETER DE LA MERDE SUR DES VENTILATEURS. BIENVENU À SON SUCCESEUR.

**« LE MOT POPULAIRE DONT
JE VEUX PARLER EST LA
POINTE D'UN ICEBERG
GIGANTESQUE QUI PEUT AVOIR
COMME IDENTITÉ LE FAIT
“D'ÊTRE ENSEMBLE”. POUR
APPRÉHENDER CETTE BÊTE,
JE VAIS M'ATTARDER SUR LA
QUESTION DU LANGAGE. »**

Wajdi Mouawad

Dans Voyage (POL pour le Festival d'Avignon, 2009)



PUBLICITÉ GRATUITE